

même la recevrez demain ; elle lui a ouvert ses bras. Je ne suis resté que quelques instants avec elles, ayant hâte de revenir près de vous, mais ils m'ont suffi, ces quelques instants, pour voir que la tendresse de ma mère ne manquerait pas à Georgette et que Georgette ne saurait y répondre que par la reconnaissance et une sincère affection.

— Enfin, mon ami, et il faut bien que je sois encore de ton avis, c'est à ta mère que tu devais t'adresser en cette circonstance.

— Oh ! merci mon père !

Le vieillard eut un sourire amer, pendant que Paul se disait :

— Sans heurt, sans secousse, doucement, je l'amènerai à la pensée du pardon.

Le sculpteur sur bois resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant :

— Paul, reprit-il, comment se fait-il que Georgette, depuis hier soir à Paris, ne soit arrivée au boulevard de Clichy que cette après-midi ? Où donc et chez qui a-t-elle passé la nuit ?

— Je vais vous l'apprendre, mon père.

Et Paul répéta très exactement ce que lui avait raconté la jeune fille.

— La pauvre enfant ! dit le sculpteur en proie à une vive émotion, seule ainsi au milieu de la nuit, perdue dans les rues, exposée à faire à chaque pas de mauvaises rencontres ! Que d'inquiétudes et que de terreurs !

On peut juger, d'après ces paroles de Lebrun, quelle aurait été sa colère, sa fureur, si Georgette eût appris à Paul, et si celui-ci l'eût répété à son père, le lâche guet-apens du tartufe de la rue Lacépède.

Sans nul doute le sculpteur sur bois aurait hurlé vengeance ! et envoyé au procureur de la République une dénonciation indignée contre le misérable.

Mais comme si elle eût pressenti toutes les conséquences qu'entraînerait une pareille révélation, la jeune fille avait cru devoir garder le silence sur la tentative criminelle dont elle avait failli être victime.

Il est de ces choses répugnantes ; pleines de dégoût, qu'une jeune fille n'ose pas dire et que le sentiment de la pudeur lui fait chasser de sa pensée.

— Sais-tu, Paul, reprit Lebrun, que ce gardien de la paix pouvait voir en Georgette une vagabonde, ou pire encore, et qu'il avait parfaitement le droit de l'arrêter et de la conduire au poste de police.

— C'eût été horrible, mon père.

— Oui, la pauvre enfant n'eût-elle passé là que le reste de la nuit ; qui sait ? peut-être en compagnie de filles puant le vice, dont il lui aurait fallu subir le contact impur.

Paul, c'est un brave homme, ce gardien de la paix.

— Il a bien vu que Georgette était une honnête jeune fille.

— Une brute, comme il y en a malheureusement, n'aurait pas vu cela. On se sent trissonner en songeant aux fatales erreurs qui se commettent journellement : d'honnêtes mères de famille, d'innocentes et chastes jeunes filles brutalement ou, si tu aimes mieux, aveuglément arrêtées, confondues, jetées pêle mêle avec la pourriture des bas-fonds parisiens.

Paul, demain j'écirai au chef de la Sûreté pour le remercier du gracieux accueil qu'il nous a fait et lui apprendre que la jeune fille à laquelle il a bien voulu s'intéresser est retrouvée. Je lui signalerai la conduite du bon gardien de la paix, et je joindrai à ma lettre deux cents francs, en le priant de les remettre à ce brave homme, comme témoignage de reconnaissance de la jeune fille qu'il a conduite à l'asile de nuit.

— Ah ! c'est bien cela, mon père.

— Mon fils, récompenser une bonne action, c'est en provoquer d'autres.

— Georgette aura aussi à aller remercier la bonne directrice de l'asile.

— Oui, sans doute, mais plus tard, avec toi, quand vous serez mariés. En attendant, j'irai, moi, faire une visite à cette dame, et, toujours au nom de Georgette, je lui remettrai cinq cents francs pour ces pauvres femmes à qui elle distribue quelques secours après leur avoir donné l'hospitalité de nuit.

Et comme le jeune homme regardait son père avec émotion et une sorte d'admiration :

— Ne sois pas surpris de ma philanthropie, continua le sculpteur sur bois, elle date de longtemps, car les amertumes et les douleurs de ma vie ne m'ont pas fait prendre l'humanité en haine. Quand je donne, mon ami, je ne le dis pas ; je n'admets point l'ostentation dans le bienfait. Je peux, nous pouvons, Paul, venir en aide à des infortunés immerités. Je dois te rendre cette justice que tu ne m'as jamais dépensé beaucoup d'argent, pas plus en France qu'en Italie ; tu as été sage et ton père a été économe. Oh ! tu seras bien étonné un jour, quand tu connaîtras le chiffre de la fortune que j'ai amassée pour toi.

— Mon père, répondit le jeune homme avec des larmes dans la voix, ai-je donc besoin de la fortune, quand j'ai le talent que je vous dois, la santé et le goût au travail ?

Lebrun saisit la main de Paul, et la serrant fortement :

— Bien, mon fils, dit-il, j'aime t'entendre parler ainsi,

Après un bout de silence.

— A propos, reprit le sculpteur, avez-vous écrit, toi ou Georgette, à ces braves gens de Montlhéry pour les tirer de leur inquiétude ?

— Je dois vous avouer, mon père, que ni Georgette ni moi n'y avons songé ; tout entiers à notre joie, nous avons oublié M. et Mme Delmas. Mais je connais Georgette, mon père, si elle n'écrit pas ce soir elle le fera demain.

— Soit ; mais M. et Mme Delmas doivent être très en peine, et il faut qu'ils soient vite rassurés.

Lebrun prit une feuille de papier et écrivit la dépêche dont nous avons parlé, qu'il fit porter immédiatement au bureau du télégraphe.

* *

Au moment même où Georgette debout, les yeux fixés sur la pendule, prononçait, comme Rachel dans l'opéra d'Halévy, ces mots : " Il va venir ! " un fiacre s'arrêtait devant la boutique de Mme Prudence.

Paul sauta lestement sur le trottoir, entra dans le magasin, salua Elisabeth d'un mouvement de tête amical et, sans s'arrêter, se dirigea vers le salon, où il trouva sa mère.

Celle-ci, après avoir embrassé son fils, lui dit :

— On ne peut pas être plus exact : comme on voit bien que tu es amoureux ! onze heures viennent seulement de sonner et je suis sûre que Georgette t'attend avec impatience. Ah ! elle t'aime bien aussi, va ; quelle délicieuse enfant, Paul. J'en suis enthousiasmée, c'est une enchantresse ! En elle tout est charme. Et quel cœur ! Elle a écrit ce matin à ses amis de Montlhéry...

— Ah ! elle a écrit ?

— Oui, une très longue lettre, qu'elle m'a fait lire ; c'était si bien dit, avec de si nobles sentiments, que j'ai eu peine à retenir mes larmes.

Mais ne la faisons pas attendre plus longtemps.

Mme Prudence s'avança jusqu'au pied de l'escalier et appela :

— Georgette, ma fille, descendez !

La jeune fille répondit aussitôt :

— Oui, ma mère, tout de suite : mais je ne trouve pas mon chapeau.

— Venez, ma mignonne, il est ici.

— Tu vois, Paul, reprit-elle, il est convenu qu'elle dira " ma mère," et moi " ma fille." Tout cela, mon Paul, vient de ma tendresse pour toi.

— Oh ! ma mère, ma mère chérie !

Georgette, reposée, fraîche comme la rose du matin à peine épanouie, parut dans le salon. Aussitôt, avec élan de la jeune fille qui s'abandonne aux inspirations de son cœur, elle jeta ses bras au cou de Paul.

Comme c'était autrement gracieux et charmant qu'une réserve affectée ou de commande !

— Ma chère enfant, dit Léonie, voici votre chapeau.

La jeune fille laissa échapper un cri de surprise.

— Il est un peu changé, continua la marchande à la toilette ; les fleurs et les rubans étaient fanés, je l'ai pris ce matin sans vous le dire ; et je me suis donné le plaisir de lui mettre une nouvelle garniture, le trouvez-vous bien ainsi ?

— Ma mère ! murmura la jeune fille prête à pleurer,

Et elle se jeta au cou de Léonie, que Paul, très ému, embrassa à son tour.

— Voyons, reprit Mme Prudence, comme ce bouquet de chrysanthèmes et ce cœur de ruban vont à ce joli visage.

Elle posa le chapeau sur la tête de Georgette.

— Maintenant, ma mignonne, regardez-vous dans la glace.

— Je ne me connais plus, dit naïvement Georgette.

— Et toi, Paul, tu ne dis rien ?

— Ma mère, je pense à votre bonté.

La marchande à la toilette eut un doux sourire.

— Ma chère mignonne, reprit-elle, vous n'avez plus que quelques jours à porter ce chapeau, que j'ai cru devoir rafraîchir pour votre présentation au père de Paul, car il ne pourra plus aller avec les robes que vous aurez bientôt. Je ne suis plus coquette pour moi, mais je veux l'être pour ma fille.

Maintenant, mes enfants, ajouta-t-elle, allez rue Saint-Maur, où vous êtes attendus.

Paul et Georgette, suivis de Léonie qui les accompagna jusque dans la rue, montèrent dans le fiacre dont le cheval partit aussitôt d'un beau trot.

Ce fut en se tenant la main et en échangeant de douces paroles de tendresse que les amoureux firent le trajet.

Le sculpteur sur bois avait quitté son atelier et était monté dans l'appartement. Il attendait dans la salle à manger, où le couvert était mis.

Martine, qui était au service du sculpteur sur bois depuis plus de